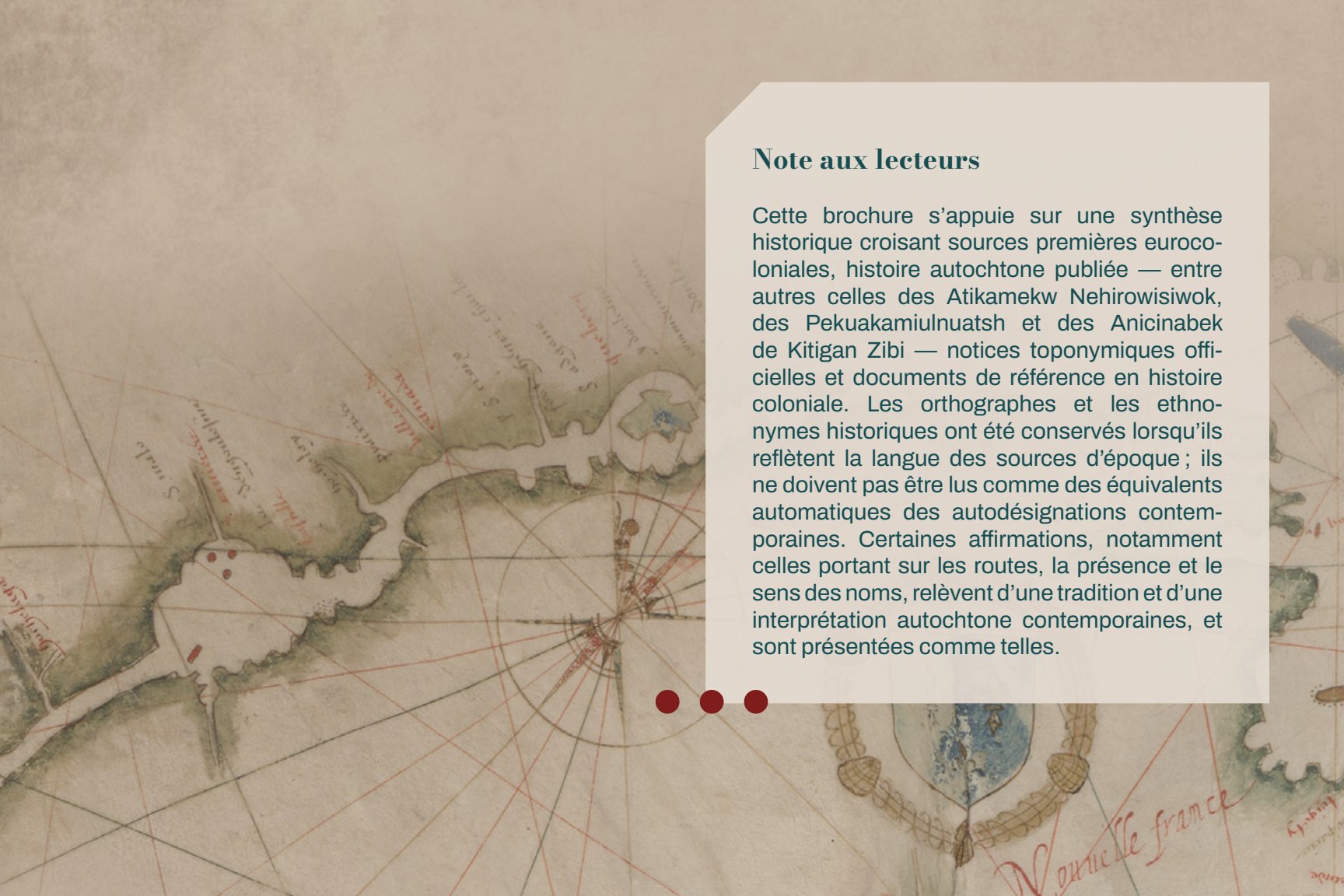


# UN LIEU NOMMÉ 3 rivières

## *Metaperotin*
avant la fondation de 1634

Jacinthe De Montigny
et les Faiseurs d'histoire




## Note aux lecteurs

Cette brochure s’appuie sur une synthèse historique croisant sources premières eurocoloniales, histoire autochtone publiée — entre autres celles des Atikamekw Nehirowisiwok, des Pekuakamiulnuatsh et des Anicinabek de Kitigan Zibi — notices toponymiques officielles et documents de référence en histoire coloniale. Les orthographes et les ethnonymes historiques ont été conservés lorsqu’ils reflètent la langue des sources d’époque ; ils ne doivent pas être lus comme des équivalents automatiques des autodésignations contemporaines. Certaines affirmations, notamment celles portant sur les routes, la présence et le sens des noms, relèvent d’une tradition et d’une interprétation autochtone contemporaines, et sont présentées comme telles.

# UN LIEU NOMMÉ 3 rivières

## *Metaperotin*

*avant la fondation de 1634*

Jacinthe De Montigny
et les Faiseurs d'histoire

LES FAISEURS D'HISTOIRE

425 ans

1601 2026

## Avant-propos

Par ce document, nous souhaitons souligner la première mention de Trois-Rivières sur une carte, soit celle de Guillemme Le Vasseur parue en 1601. Il y a donc **425 ans** en 2026. La création de cette brochure est rendue possible grâce à l'aide financière du ministère de la Culture, du Patrimoine, des Communications et de la Langue française, dans le cadre du Programme d'initiative de soutien à la commémoration.

# Table des matières


Noms, peuples et identités : quelques repères historiques ..... 6

Un site fréquenté bien avant l'arrivée des Français ..... 8

Un point de rencontre au fil de l'eau ..... 10

Les Iroquoiens du Saint-Laurent ..... 14

Une trace ancienne sur le site même de Trois-Rivières ..... 18

Les Européens découvrent un lieu déjà fréquenté ..... 24

Champlain : un passage stratégique ..... 32

Un lieu, plusieurs noms ..... 36

Conclusion ..... 42

Remerciements ..... 44

Crédits ..... 46

Notes ..... 48

# Noms, peuples et identités : quelques repères historiques

Un message important concerne les nuances à prendre en compte lors de la lecture et de l'interprétation des sources historiques issues des archives eurocoloniales et des ouvrages universitaires, en particulier les termes utilisés pour décrire les constructions identitaires et les relations entre celles-ci. Les documents d'archives du XVII[e] siècle emploient les noms de peuples autochtones de façon inégale. Le regard eurocolonial porté sur les peuples autochtones venus à leur rencontre est teinté d'une perception eurocentrique.

## « Attikamègues »

Le terme « Attikamègues » (ou Attikamegues) est le nom colonial le plus directement associé aux Autochtones provenant du haut bassin du Saint-Maurice. Sa première mention apparaît dans les *Relations des Jésuites* en 1636. Le nom « Atikamekw », que l'on utilise aujourd'hui, est en réalité une désignation adoptée dans les années 1970, en remplacement du terme péjoratif « Têtes-de-Boule » alors employé. Le mot « Nehirowisiwok » constitue un endonyme plus large et plus ancien[1]. Selon l'anthropologue Claude Gélinas, « les Attikamègues », que les Français traduisaient par « Poissons-Blancs », leur viennent des Algonquins de la vallée du Saint-Laurent, qui désignaient ainsi leurs voisins du Nord ; on ignore comment les gens du haut Saint-Maurice se nommaient eux-mêmes à cette époque. Les Jésuites, qui connaissaient mal l'intérieur des terres, l'ont appliqué à tous ceux qui descendaient le Saint-Maurice, alors qu'il s'agissait vraisemblablement de plusieurs groupes de familles autonomes. Le nom s'efface des sources vers 1700 au profit de « Têtes-de-Boule », un terme encore plus vague qui désignait, de Tadoussac au lac Supérieur, les nomades de l'intérieur des terres en général[2].

### « Algonquin »

Le terme « Algonquin » pose un problème similaire. Il peut désigner un peuple précis, les Anicinabek, mais il a aussi servi, dans les *Relations des Jésuites*, de catégorie générale comprenant plusieurs groupes de langues apparentées de la famille des langues algonquines, parfois au sein d'un même texte, de la part d'un même auteur.

### « Montagnais »

De même, le terme « Montagnais » peut désigner parfois les Innus, mais, dans la plupart des cas, il désigne des peuples venant des montagnes, donc des terres plus au nord du Saint-Laurent. Tout comme le terme « Algonquin », il ne permet pas d'identifier un peuple précis.

### « Sauvages des Trois-Rivières »

Des expressions comme « Sauvages des Trois-Rivières » relèvent, elles, d'une catégorie euro-coloniale, et non d'un nom de peuple fiable. Les travaux de l'historienne Olive P. Dickason expliquent les raisons qui amènent les Européens à utiliser le terme « sauvage » pour désigner les peuples des Premières Nations qu'ils vont rencontrer en Amérique du Nord. Bien qu'il s'agisse d'un point de vue très européanocentrique, l'autrice y découvre une opposition entre la supériorité civile des Européens et le mode de vie naturel des Autochtones.

La bonne pratique, aujourd'hui, consiste à employer les désignations contemporaines — Atikamekw Nehirowisiw, Anicinabe, Innu, W8banaki, Wendat, Kanien'kehá :ka — tout en évitant de les associer sans nuance pour chacune des pages d'un document ancien. Mieux vaut donner le terme historique utilisé par une source, préciser qui l'employait et dans quel contexte, plutôt que d'en tirer une identité contemporaine ou non fondée.



# 01

## Un site fréquenté bien avant l'arrivée des Français

# *Metaperotin*

## un nom Atikamekw associé à un vent très puissant qui balaie ce lieu ouvert

Pour les Européens, Trois-Rivières naît en 1634, quand La Violette y plante un fort français. Toutefois, les sources oublient un élément essentiel : l'occupation de la région par les peuples des Premières Nations. Ainsi, bien avant l'arrivée des Français, ce point de confluence entre le Saint-Laurent et une rivière descendue du Nord (aujourd'hui la rivière Saint-Maurice) était déjà connu, nommé et fréquenté. Les Atikamekw Nehirowisiwok l'appelaient *Metaperotin* depuis des temps immémoriaux, un nom associé à un vent très puissant qui balaie ce lieu ouvert[3]. Le mot français utilisé pour désigner l'endroit n'est pas un emprunt de celui des Autochtones[4]. Il réside plutôt dans l'illusion géographique que forment les îles à son embouchure et qui donne l'impression qu'il y a trois rivières. Plus tardivement, ce vécu géographique va aussi entraîner l'identification du cap des Trois-Rivières (pour Cap-de-la-Madeleine) et de la pointe du Lac (à l'embouchure du lac Saint-Pierre). Pour les Autochtones, il s'agit d'une appellation qui porte le sens vécu du lieu, sa présence dans la mémoire et la géographie des peuples qui le parcourent.

Cette brochure retrace l'histoire de ce carrefour depuis le XVI[e] siècle jusqu'à la fondation d'une habitation française en 1634, à travers ses habitants, ses noms, ses cartes et ses récits.



# 02. Un point de rencontre au fil de l'eau

Pour comprendre Metaperotin, il faut d'abord comprendre la rivière qui s'y jette. Les Atikamekw Nehirowisiwok appellent cette rivière *Tapiskwan Sipi*, qui signifie, littéralement, « la rivière du fil passé dans le chas d'une aiguille [5] ». La nature des toponymes autochtones peut nous sembler poétique, mais elle s'inscrit dans une cartographie mentale qui permet de se représenter dans l'espace, de donner un nom à la configuration d'une entité physique. Dans le cas présent, Metaperotin illustre bien que, tout comme des fils qui convergent vers une aiguille, les nombreux affluents du bassin versant rejoignent le cours principal. Ce toponyme ne décrit pas uniquement un cours d'eau, mais une façon de concevoir les liens entre l'amont et l'aval, entre les familles dispersées dans le territoire et les lieux où elles se retrouvaient.

Le long de cette rivière, plusieurs lieux servaient de points de rassemblement, de circulation ou d'échange : Mikiskan, Opitciwan, Oskisketak, Kokokac, Wemotaci et, à l'embouchure même, Metaperotin (du nord au sud, en suivant le courant de Tapiskwan Sipi).




Représentation schématique des lieux servant de points de rassemblement, de circulation ou d'échange (du nord au sud, en suivant le courant de Tapiskwan Sipi).

Chaque été, des familles s'y retrouvaient pour entretenir les liens de parenté, conclure des alliances par le mariage ou autres, se donner des nouvelles, organiser la chasse et transmettre des connaissances aux plus jeunes, puis, avec le temps, y faire le commerce des fourrures[6].

Ce réseau ne s'arrête pas aux limites du bassin du Saint-Maurice. Depuis Metaperotin, des liens rejoignaient les Anicinabek (Algonquins) vers l'ouest, les Cris et les Innus vers le nord, ainsi que, plus tardivement, les W8banaki, les Wendats et les Haudenosaunee (Confédération iroquoise) dans des réseaux plus larges le long du Saint-Laurent. Pour les Autochtones, ces rapports au territoire ne se limitent pas à établir des frontières fixes sur une carte. Le territoire est un espace vivant, traversé, partagé, renégocié au fil du temps, des saisons et des générations. Les Atikamekw Nehirowisiwok reconnaissent une continuité des savoirs transmis par les familles responsables de leur protection depuis des temps immémoriaux, ainsi que le lien profond qui en découle.

La fréquentation de ce carrefour tient aussi d'une géographie favorable. Presque en face de l'embouchure, sur la rive sud, la Bécancour (*W8linaktegw*), le Saint-François (*Alsig8ntekw*) et la Yamaska rejoignent aussi le fleuve[7], tandis que le Saint-Maurice ouvre la route de l'intérieur des terres, vers le lac Saint-Jean et, au-delà, vers la baie James. La proximité avec le lac Saint-Pierre complète ce portrait géographique. L'historien Raynald Parent range d'ailleurs Trois-Rivières parmi les quatre grands lieux d'échange autochtones du Saint-Laurent du XVII[e] siècle, avec Tadoussac et, plus tard, Québec et Montréal[8].

Les épidémies, principalement des maladies transmises lors des premiers contacts avec les Européens, et les conflits armés entre nations autochtones qui s'intensifient au fil du XVII[e] siècle bousculent ce réseau. Une tradition atikamekw rapporte un recul temporaire de l'usage du bas de la rivière. Les itinéraires pour accéder au Saint-Laurent (*Kice Sipi* en langue atikamekw), notamment par les rivières L'Assomption et du Loup en

amont du lac Saint-Pierre, et les alliances s'adaptent alors à la menace des attaques de nations ennemies. Cependant, cette rupture ne signifie pas que le bassin se soit vidé de ses habitants. Les sources insistent au contraire sur la continuité : la présence, les liens et les déplacements se poursuivent, sous des formes transformées[9]. Comme le souligne Claude Gélinas, si les « Attikamègues » se font plus rares dans les documents français au fil du XVII[e] siècle, c'est en bonne partie parce qu'ils évitent la vallée du Saint-Laurent, exposée aux raids, et commercent ailleurs. Toutefois, rien ne permet de conclure à leur disparition, et le haut Saint-Maurice, pour sa part, a connu une occupation continue par les Atikamekw Nehirowisiwok[10].

## *Tapiskwan Sipi*

la rivière du fil passé dans le chas d'une aiguille



# 03 Les Iroquoiens du Saint-Laurent

## Les Iroquoiens du Saint-Laurent : un peuple disparu avant l'arrivée de Champlain

Avant même l'arrivée de Champlain, la vallée du Saint-Laurent, de l'embouchure du lac Ontario jusqu'en aval de Québec, était en partie occupée par une nation ou une fédération de nations de langue iroquoienne que les archéologues et les historiens ont appelée « Iroquoiens du Saint-Laurent [11] ». Cette occupation est attestée depuis environ 1200 à 1600 de notre ère, et certains chercheurs proposent même une présence dès l'an 500. Peuple semi-sédentaire, les Iroquoiens vivaient dans des maisons longues organisées par clans maternels et déplaçaient leurs villages tous les 10 à 30 ans, notamment au fil de l'épuisement des sols, pratiquant la culture du maïs, des courges et des haricots, complétée par la pêche et la chasse[12]. Cette occupation de la vallée du Saint-Laurent n'était toutefois pas exclusive. Selon les traditions orales

nehirowisiwok et innues, leurs ancêtres fréquentaient eux aussi plusieurs lieux de rassemblement, de pêche et d'échange le long de *Kice Sipi*, « la Grande Rivière ». Aujourd'hui, plusieurs questions restent d'ailleurs ouvertes quant aux relations et à la cohabitation entre les nations de langue algonquienne (Nehirowisiwok, Innus, Anicinabek) et celles de langue iroquoienne, de même que la pratique de l'agriculture et de la poterie par des peuples de langue algonquienne au bord du fleuve. On a souvent vu sur les poteries et dans les champs décrits par Cartier la preuve d'une présence iroquoienne, mais la question demeure en suspens. De plus, l'existence même d'une nation distincte dans la vallée du Saint-Laurent est parfois remise en question, notamment par les Kanien'kehà :ka et les Wendats.

La population de cette « Laurentie iroquoienne » est estimée à environ 10 000 personnes au début du XVI[e] siècle, sur quelque 120 000 Iroquoiens répartis dans 25 nations dans le nord-est de l'Amérique[13]. C'est ce peuple que rencontre Jacques Cartier en 1535-1536, à Stadaconé (aujourd'hui Québec, où réside le chef Donnacona) et à Hochelaga (aujourd'hui Montréal, un village majeur qui comptait une cinquantaine de maisons longues)[14].

Puis, en l'espace d'à peine deux générations, les Iroquoiens du Saint-Laurent se voient évincés dans la vallée laurentienne. Quand Champlain remonte le fleuve en 1603, puis fonde Québec en 1608, plus aucune trace ne subsiste des villages visités par Cartier moins de soixante-dix ans plus tôt, phénomène déjà constaté vers 1580 par des navigateurs français. Cet abandon apparent demeure un problème non résolu, activement débattu par les chercheurs. Deux familles d'explications ressortent davantage : d'une part, une dispersion ou une absorption, volontaire ou forcée, par d'autres nations après les conflits qui suivent 1550. Les Wendats et les Kanien'kehà :ka, mais aussi les Anichinabés, les W8banakis et les Atikamekw Nehirowisiwok en auraient accueilli un certain nombre en leurs rangs. Pour sa part, la tradition anichinabée de Kitigan Zibi évoque une absorption par les peuples de la *Kichi Sibi* (rivière des Outaouais)[15]. D'autre part, une combinaison de guerres, d'épidémies et de refroidissement climatique peut également expliquer la disparition de ce groupe de la vallée laurentienne. Les hypothèses les plus courantes pointent d'ailleurs vers des conflits avec les Iroquoiens des Grands Lacs, des rivalités, des épidémies dès les séjours de Cartier, ou des récoltes de maïs compromises par un climat plus froid[16].

### Point de vigilance

Un point de vigilance s'impose ici, car la confusion est fréquente : dans les sources du XVII[e] siècle, le mot « Iroquois » désigne les Haudenosaunee, la Ligue des Cinq-Nations, ennemis des Algonquins et des Français à cette époque, une réalité bien distincte des « Iroquoiens du Saint-Laurent », disparus une génération plus tôt[17].




Samuel de Champlain
Détail de la *Carte de la Nouvelle France*, 1632.
Une géographie d'exploration, nourrie par ses voyages et par les informations de guides autochtones.



# 04 Une trace ancienne sur le site même de Trois-Rivières

[...] quelques endroits où
*les Hiroquois*
ont autrefois cultivé la terre

Le site de l'établissement de Trois-Rivières présente une stratigraphie historique en trois temps, qu'il importe de ne pas confondre.

## 1..

### Un campement saisonnier

Entre 1100 et 1300, des familles de tradition iroquoienne fréquentaient les rives du Saint-Maurice pour la pêche, la chasse et la cueillette.

## 2..

### Un ancien défrichement

Des terres cultivées, probablement par des groupes autochtones, témoignent d'une occupation ancienne du site, dont l'identité demeure incertaine.

## 3..

### Une bourgade palissadée

Avant 1634, une communauté autochtone occupait le lieu de la future habitation française, où subsistaient les vestiges d'un village incendié.

Le site en trois temps

D'abord, une tradition historiographique, reprise notamment par l'historien Benjamin Sulte au XIXe siècle, situe sur le site un ancien défrichement attribué aux Iroquoiens et consacré à la culture du maïs. C'est l'indice le plus ancien d'une présence autochtone locale, mais aussi le plus ténu[18]. Cette tradition s'appuie sur quelques indices. Dans un premier temps, le père Le Jeune écrit que des Autochtones lui avaient « montré quelques endroits où les Hiroquois ont autrefois cultivé la terre », et des sépultures accompagnées d'une hache de pierre, de harpons en os, d'une pipe et de tessons de poterie ont été mises au jour sur la rue du Collège, au milieu du XIXe siècle. Sulte les rattachait aux peuples de langue iroquoienne[19]. Toutefois, ces traces attestent la présence de gens qui cultivaient la terre et non pas l'identité et l'affiliation de ces peuples. Elles pourraient être iroquoiennes, nehirowisiw ou autres, mais cela reste toutefois à être établi.

Ensuite, les sources européennes mentionnent qu'une bourgade palissadée s'élève à l'endroit même où les Français construisent leur habitation en 1634, peut-être sur cet ancien défrichement. Une bourgade palissadée est le signe d'une communauté qui pratique l'agriculture, mais qui a également besoin de protection. Qui étaient ses habitants ? Le texte de Le Jeune émet l'hypothèse qu'il s'agit de nations alliées des Français, dont les « Hiroquois » étaient les ennemis. Le Jeune espère qu'« auec le temps nos Canadiens [Autochtones] reprendront cet exercice » de la culture : pour lui, il s'agissait donc d'une bourgade des peuples de langue algonquienne de la région[20]. L'historien Raynald Parent y voyait plutôt une bourgade iroquoienne, mais, l'agriculture n'étant pas réservée aux peuples de langue iroquoienne, cette hypothèse reste contestable. Ce village est incendié par des « Hiroquois », selon le mot du père Le Jeune, à une date elle aussi discutée[21].

Enfin, le 5 novembre 1634, quelques mois à peine après la fondation de Trois-Rivières, le père Le Jeune va voir « les reliquas d'vne bonne-pallissade, qui a autrefois entouré vne Bourgade, au lieu mesme où nos François ont planté leur Habitation ». Il précise que « les Hiroquois ennemis de ces Peuples ont tout bruslé » : on voit encore

le bout des pieux tous noirs » et « quelques arpens de terre défrichée, où ils cultiuoient du bled d'Inde [22] ». Ces vestiges sont donc antérieurs à l'établissement officiel de 1634. Champlain, qui fréquentait les lieux depuis 1608, ne mentionne dans ses *Voyages* ni bourgade ni vestiges à cet endroit[23]. Certains en déduisent que la destruction était récente au moment du passage de Le Jeune, vers 1620-1630.

Un autre témoignage, moins connu, éclaire ces champs. En juillet 1628, deux récollets, le père Joseph Le Caron et le frère Gervais Mohier, remontent le fleuve depuis Québec. À Trois-Rivières, ils trouvent « un camp de Montagnais & d'Algoumequins » qui « estoient là attendans la maturité de leurs bleds et citrouilles [24] ». Six ans avant la fondation, des familles autochtones cultivaient donc du maïs et des courges sur le site. Les arpents défrichés que voit Le Jeune en 1634 pourraient être ces champs récents, et pas seulement ceux de l'ancienne bourgade.

Bien avant la fondation du fort, des missionnaires récollets fréquentaient déjà le petit poste de traite installé au confluent du Saint-Maurice. Une messe y avait d'ailleurs été célébrée dès 1616. Le frère Pacifique Duplessis y intervient en 1617 auprès d'enfants algonquins et le père Paul Huet y fait ériger une chapelle temporaire en 1618. Il revient régulièrement de 1622 au départ des Récollets, en 1629[25]. Il s'agit là d'une présence religieuse intermittente, greffée sur un lieu de traite et de rassemblement déjà actif pour les peuples autochtones de la région.

Une nuance mérite d'être apportée, puisque les informations concernant l'occupation du site avant 1634 reposent essentiellement sur des sources documentaires, Sagard, Le Jeune, puis Sulte au XIX$^{e}$ siècle. Bien que la fouille ait été reprise en 1985 par Raynald Parent, aucune fouille archéologique ne permet de confirmer l'existence d'un village précontact sur le site même de la fondation du fort. La plus importante campagne de fouilles jamais menée dans le vieux Trois-Rivières, à la place Pierre-Boucher en 2011, a mis au jour des vestiges de pieux alignés correspondant probablement à une palissade, mais celle-ci est datée de la période coloniale (1653-1752) et non de la période précontact. Les artefacts autochtones trouvés (des pipes dites « Mic-Mac », un couteau en os, des ornements en cuivre européen découpé) témoignent d'une présence autochtone au contact des Européens, mais pas d'un village précontact directement fouillé[26].

L'archéologie apporte néanmoins un éclairage précieux, concernant un site situé à quelques kilomètres en amont. Sur la rive est du Saint-Maurice (secteur Saint-Louis-de-France aujourd'hui), à moins de sept kilomètres des chenaux de l'embouchure et en aval des Forges, les sites Beaumier et Bourassa ont été repérés en 1964 par l'équipe du jeune Musée d'archéologie de Trois-Rivières, dirigée par René Ribes. Le site Bourassa a été fouillé jusqu'en 1970, notamment par une équipe de l'État de New York. Il a livré plus de 4000 tessons de poterie, quelque 600 outils de pierre, des outils en os, des foyers et deux sépultures, celles d'un vieillard et d'un enfant. Sa poterie, que les archéologues rattachent à la tradition iroquoienne, témoigne de deux périodes principales : une première vers l'an 1100, avec des vases très proches de ceux de l'État de New York à la même époque, et une seconde vers 1275-1300[27].

Il ne s'agissait pas d'un village, mais d'un camp saisonnier où quelques familles, sans doute pas plus de 20 à 40 personnes, sont revenues à plusieurs reprises. En hiver, on y pêchait sous la glace le poulamon (le « poisson des chenaux ») et la lotte, qui fraient alors au pied des rapides. À l'automne, on y pêchait encore, peut-être pour fumer des réserves, et l'on chassait l'orignal, le caribou, le castor ou le rat musqué. Pour les archéologues, le site Bourassa est un de ces « lieux satellites » où des familles iroquoiennes, établies ailleurs dans des villages, venaient profiter d'une abondance saisonnière[28].

Selon cette lecture, ces fouilles attestent une fréquentation du bas Saint-Maurice plusieurs siècles avant Cartier, au sein d'une histoire bien plus longue. Des campements saisonniers ont été dressés à l'embouchure de la rivière depuis au moins le troisième millénaire avant notre ère, par des groupes culturels, iroquoiens ou algonquins, qui s'y sont succédé jusqu'à l'arrivée des Européens. Les fouilles ne portent toutefois pas sur le site même de la future habitation française et s'arrêtent vers 1300. Aucune preuve ne permet de dater la bourgade vue par Le Jeune ni d'identifier ses habitants[29].

C'est sur les ruines de cette bourgade palissadée, et au terme de cette longue fréquentation autochtone du lieu, que s'établissent des Français sous le commandement de La Violette en 1634.

## Site Bourassa
## Fouilles de 1964 à 1970

**4000**
tessons de poterie

**600**
outils de pierre

Deux périodes principales d'occupation

*vers*
**1100**

*vers*
**1275-1300**

Un camp saisonnier de 20 à 40 personnes : pêche sous la glace du poulamon, le « poisson des chenaux », et de la lotte au pied des rapides.

Rive est du Saint-Maurice, à moins de sept kilomètres des chenaux de l'embouchure.



Vase à parement, associé aux Iroquoiens du Saint-Laurent, mis au jour sur le site Bourassa à Trois-Rivières. Pointe-à-Callière, Cité d'archéologie et d'histoire de Montréal, Aurélie Desgens, 2018.



# 05 Les Européens découvrent un lieu déjà fréquenté

## Cartier et la « rivière de Fouez »

Le premier nom européen attribué à ce cours d'eau vient de Jacques Cartier, qui remonte brièvement la rivière en 1535 et la baptise « rivière de Fouez ». Ce nom disparaît toutefois avant la fin du siècle, signe que la présence française, à cette époque, reste ponctuelle et sans emprise durable sur la toponymie du lieu[30].

**« Et le 7ᵉ jour nous vinsmes poser le travers d'une rivière qui vient devers le Nort, sortant audict fleuve : à l'entrée de laquelle y a quatre petites ysles plaines d'arbres : nous nommasmes icelle riviere la riviere de Fouez.**
**Et pource que l'une d'icelles ysles s'avance audict fleuve, & la veoit on de loing, feist le cappitaine planter une belle grande croix sur la poincte d'icelle, & commanda apprester les barques pour aller avec marée, dedans icelle, pour veoir la nature d'icelle : ce qu'il fut faict, & nagerent celuy jour amond ladicte riviere. Et parce qu'elle fut trouvée de nulle experience n'y perfonde retournerent & appareillasmes pour aller aval.[31] »**

Jacques Cartier,
*Brief recit & succincte narration*, 1545.

## La carte de Guillaume Le Vasseur (1601)

Il faut attendre 1601 pour voir apparaître, sur une carte française, la première mention écrite du nom qui allait s'imposer : « 3 rivières ». Cette carte, un grand manuscrit sur vélin conservé aujourd'hui à la Bibliothèque nationale de France, est l'œuvre du pilote et hydrographe dieppois Guillaume Le Vasseur, que l'on identifie comme le premier cartographe français à utiliser la projection Mercator, une projection « aux latitudes croissantes », encore peu répandue en France à l'époque, qui facilitait le tracé des routes de navigation à la boussole[32].

Qui était ce cartographe ? Né à Dieppe vers 1564 dans une famille protestante de condition modeste[33], Le Vasseur apprend son métier auprès du pilote Jean Cossin, « excellent faiseur de cartes marines », et étudie les travaux de Pierre Desceliers, figure de proue de l'école cartographique dieppoise. Les documents d'époque l'appellent tantôt Guillaume, tantôt Guillemme, la graphie qu'il emploie pour signer sa carte. On le confond d'ailleurs souvent avec son fils, Guillaume Le Vasseur de Beauplan, cartographe de l'Ukraine. Vers 1605, il s'installe à Rouen, où un acte le qualifie d'« architecte, professeur de mathématiques, ingénieur et pilote en la mer Oceane ». Il y rédige une douzaine de traités manuscrits (arithmétique, géométrie, trigonométrie, fortifications, art de naviguer), supervise les travaux du pont de bateaux jeté sur la Seine et figure en 1629 parmi les « vieux pilotes » que la marine royale charge de décrire les côtes. Discret, il publie peu et sans signer, préférant, écrit-il, « demeurer derrière le tableau ». Il meurt à Rouen en 1634, l'année même où les Français établissent leur poste à Trois-Rivières[34].

La carte elle-même porte l'inscription « 1601 A dieppe Par Guillemme Levasseur Le 12 de juillet ». Tracée sur une peau de vélin d'environ 75 centimètres sur

# Guillaume Le Vasseur

architecte, professeur de mathématiques, ingénieur et pilote en la mer Oceane

un mètre et richement ornée, c'est la seule œuvre cartographique de Le Vasseur qui nous est parvenue. Elle embrasse tout le monde atlantique que fréquentent alors les navires dieppois : l'Europe de Hambourg au cap Matapan, l'Afrique jusqu'au cap de Bonne-Espérance, les Amériques du Labrador au Río de la Plata, et même une portion de la côte pacifique. En plus de la projection de Mercator, Le Vasseur tient compte de la déclinaison magnétique, c'est-à-dire de l'écart entre le nord indiqué par la boussole et le nord géographique, ce qui lui permet de corriger l'orientation de la Méditerranée et des côtes nord-américaines. Sa méthode fait vite école. À propos des cartes construites à sa manière, Fournier note que « nos matelots s'y sont tellement affectionnez que les mieux entendus ne se servent point d'autres ». Détail révélateur, une banderole dédie la carte à un certain Ignas Paulmier, et non à un grand personnage. Selon l'historien Jean-François Palomino, elle n'était probablement pas destinée à la cour[35].



Détail de la carte de Le Vasseur (1601) : première apparition de l'appellation *3 rivières*

Guillaume Le Vasseur, [Carte de l'océan Atlantique], Dieppe, 12 juillet 1601.
Manuscrit sur vélin, env. 74,5 x 99 cm. BnF, Cartes et plans, GE SH ARCH 5.



Cette carte reste d'abord un outil de navigation atlantique : elle représente une porte d'entrée vers le nouveau continent par Terre-Neuve, le golfe et le Saint-Laurent, plutôt qu'une géographie détaillée de l'intérieur des terres. L'embouchure même du fleuve demeure floue, retouchée au fil des adaptations successives. La carte porte néanmoins une attestation précoce et significative. Sur la même carte, la rivière aujourd'hui appelée Saint-Maurice figure sous le nom de « rivière Saint-Malo ». Au total, la carte de 1601 comporte 28 toponymes français tirés des écrits de Cartier, dont 7 sont inédits, notamment la première mention cartographique du nom « Québec » (orthographié Quebecq), sept ans avant que Champlain y établisse son habitation[36].

Sur le Saint-Laurent, la carte combine l'héritage de Cartier et des renseignements plus récents. On y lit Hochelaga, Tadoussac et l'île Saint-Jean (l'actuelle Île-du-Prince-Édouard), mais aussi des noms nouveaux d'origine autochtone, comme Natistcosti (Anticosti) et le cap Gaspay. Le tracé du fleuve s'arrête toutefois au mont Royal et à la « rivière du sault », comme sur les cartes des années 1540 : au-delà, les rapides de Lachine bloquaient la navigation. Jean-François Palomino y voit « l'œuvre combinée d'un habile hydrographe mathématicien et de



Détail de la carte de Le Vasseur (1601) :
la vallée du Saint-Laurent.
Le tracé du fleuve s'arrête au mont Royal
et à la « rivière du sault ».

voyageurs informateurs familiers des lieux et des populations locales ». Le nom « 3 rivières » circulait sans doute déjà parmi ces voyageurs. Champlain rapporte plus tard que François Gravé Du Pont, avant 1600, était allé « jusques aux trois rivieres, pour trouver les Sauvages, afin de traiter avec eux ». La carte ne crée donc pas le nom, elle fixe par écrit l'usage de marins et de marchands de fourrures qui venaient eux-mêmes chercher, à cet endroit, des partenaires autochtones[37].

Le nom « 3 rivières » décrit d'ailleurs une illusion géographique. Il ne s'agit pas de trois cours d'eau distincts, mais des trois chenaux que forment les îles à l'embouchure de la rivière dans le Saint-Laurent[38]. Par ailleurs, Le Vasseur l'identifie clairement en traçant trois petits points rouges qui marquent les trois îles présentes à l'embouchure de la rivière qu'il nomme « Saint-Malo » (rivière Saint-Maurice actuelle).

Bien qu'elle ne soit pas destinée à la cour, la carte porte tout de même un message politique. L'inscription « Nouvelle France » s'y étale en grandes lettres, à côté d'un écu aux trois fleurs de lys. Dessinée au lendemain de la paix avec l'Espagne (1598), alors que le roi accorde des monopoles de traite au marquis de La Roche, puis à Pierre de Chauvin, elle affirme une ambition française sur des terres où aucun établissement permanent n'existe encore. C'est pourquoi il faut la lire pour ce qu'elle est. Elle marque l'entrée de ce lieu dans les savoirs cartographiques européens, et non la naissance d'un territoire déjà nommé, habité et parcouru depuis des siècles[39].

Il est intéressant de comparer cette carte à celles que produit Champlain une génération plus tard. Le Vasseur utilise une approche maritime dans sa cartographie, tandis que Champlain produit une géographie régionale d'exploration, de peuplement et de liaisons vers l'intérieur, nourrie par ses propres déplacements et par des informations reçues de guides autochtones. Cet écart ne signifie pas que le savoir autochtone du territoire commence avec Champlain. Il devient simplement plus visible dans une forme cartographique française différente[40].

*ci-contre*

Détail d'une carte de Pierre Desceliers, destinée à Henri II, en 1550 qui illustre les découvertes de Jacques Cartier. British Library.


MER DESPAIGNE:
MER DE FRANCE:
Terre des bretons
Canada
Terre du Laborados
Canada
Sagne
Piomeos
Tangier
Tamache



# 06 Champlain : un passage stratégique

**« Or comme ledit Sieur Chauvin y vouloit bastir, & y Laisser des hommes, & les couvrir contre la rigueur des froidures extrêmes, ayant sceu du Pont Gravé que son opinion n'estoit que l'on y deust bastir, remonstra audit Sieur Chauvin plusieurs fois qu'il falloit aller à mont ledit fleuve, où le lieu est plus commode à habiter, ayant esté en un autre voyage jusques aux trois rivieres, pour trouver les Sauvages, afin de traiter avec eux »**

*Œuvres de Champlain*,
édition de 1632, livre I, chapitre 6.

C'est avec Samuel de Champlain que le lieu entre véritablement dans les récits écrits détaillés. Dans *Des sauvages* (1603), Champlain décrit Trois-Rivières comme un « passage ». Il va plus loin en suggérant qu'un établissement à cet endroit profiterait aux nations qui, autrement, n'osaient pas s'y aventurer à cause des Iroquois[41]. Autrement dit, dès 1603, trois décennies avant la fondation du fort, Champlain associe explicitement ce lieu à la mobilité des peuples autochtones, et non seulement aux intérêts français. Le mot « passage » n'est toutefois pas assez fort pour décrire l'importance de ce lieu pour les peuples des Premières Nations. Pour les Atikamekw Nehirowisiwok, ce lieu n'était pas seulement un point de transit, mais aussi un lieu d'arrêt et de rassemblement. Malgré la menace, ils continuaient d'ailleurs à fréquenter *Kice Sipi*, avec prudence, en empruntant au besoin d'autres accès au fleuve, comme les rivières L'Assomption et du Loup[42].

Les récits de voyage de Champlain confirment aussi que Trois-Rivières fonctionnait déjà, avant toute présence française permanente, comme un rendez-vous commercial organisé. Lors de son passage en 1610, Champlain rapporte qu'en arrivant sur les lieux il trouve les Montagnais qui l'attendaient, accompagnés de quatre embarcations venues spécialement pour commercer avec eux. Ce n'est donc pas Champlain qui invente ce rendez-vous, il s'y insère[43].

**« Ce seroit à mon jugement un lieu propre à habiter, & pourroit-on le fortifier promptement, car sa scituation est forte de soy, [...]. Aussi que l'habitation des Trois-Rivieres seroit un bien pour la liberté de quelques nations, [...] sous la faveur de laditte habitation, lesdicts sauvages viendroient librement sans crainte & danger, d'autant que ledict lieu des Trois Rivieres est un passage »**

*Des sauvages ou Voyage de Samuel Champlain de Brouage, fait en la France Nouvelle, L'an mil six cens trois*, 1604, chap. VI.

En 1624, les documents montrent encore Trois-Rivières au cœur du circuit commercial de la saison, peu avant des négociations de paix engagées depuis 1622 entre les Français, les Iroquois et leurs alliés. Certains récits, rédigés plus tard par des auteurs comme le récollet Chrestien Le Clercq, situent même à Trois-Rivières le rendez-vous général de traite où Champlain aurait invité des délégués iroquois, avec cérémonies, échanges de cadeaux, festins et danses. Il faut toutefois rester prudent, puisque ce récit détaillé provient d'une reconstruction historique postérieure, et non d'un témoignage direct et complet de Champlain lui-même. L'histoire retient donc avec certitude l'importance du lieu dans les circuits d'échange et de diplomatie, sans pouvoir toujours en préciser chaque détail avec la même assurance[44].

Le projet d'habitation lui-même répondrait d'abord, selon ce qui est rapporté dans la relation des Jésuites de 1633, à une demande autochtone de la part du chef « algonquin » Capitanal. Au printemps 1633, de retour à Québec après l'occupation anglaise, Champlain promet aux nations alliées « de faire faire vne habitation aux trois riuieres, pour les garentir de leurs ennemis [45] ». La même année, des Français sont attaqués par des « Yrocquois » aux abords de Trois-Rivières[46]. L'idée que Champlain formulait en 1603 devient ainsi une promesse faite à ses alliés, car elle se concrétise avec le début de la construction d'un fort français en juillet 1634.

### Le discours de Capitanal (extrait de *La relation* de 1633 [47])

> Pour l'habitation que tu dis que nous auons demandée aux trois riuieres, ie ne suis qu'vn enfant, ie n'ay point de mémoire, ie ne sçay si ie l'ay demandée : vous autres vous auez vostre Massinahigan, (c'est à dire, vous auez cognoissance de l'escriture,) qui vous fait souuenir de tout : mais quoy que c'en soit, tu seras tousiours le bien venu. Remarquez la prudence de cet homme, à faire voir que non seulement les Sauuages, mais encor que les François désirent cette habitation ; il poursuiuit son dis-cours, disant : Quand tu viendras là haut auec nous, tu trouueras la terre meilleure qu'icy : tu feras au commencement vne maison comme cela pour te loger (il designoit vne petite espace de la main) c'est à dire tu feras vne forteresse, puis tu feras vne maison comme cela, designant vn grand lieu, et alors nous ne serons plus des chiens qui couchent dehors, nous entrerons dans cette maison, (il entendoit vn bourg fermé) En ce temps-là on ne nous soupçonnera plus d'aller voir ceux qui ne vous aiment pas : tu sèmeras des bleds, nous ferons comme toy, et nous n'irons plus chercher nostre vie dans les bois, nous ne serons plus errans et vagabonds.

### La réponse de Champlain

> La conclusion fut que le sieur de Champlain leur dit : quand cette grande maison sera faite, alors nos garçons se marieront à vos filles, et nous ne serons plus qu'vn peuple. Ils se mirent à rire, repartans : Tu nous dis tousiours quelque chose de gaillard pour nous resiouïr, si cela arriuoit nous serions bien heureux.



# 07

## Un lieu, plusieurs noms

Un des aspects les plus révélateurs de l'histoire de Trois-Rivières est la superposition de ses noms.

## Toponymes européens :

» **3 rivières / Les Trois Rivières :**
le nom français descriptif, attesté dès 1601 sur la carte de Le Vasseur, qui décrit les trois chenaux formés par les îles à l'embouchure[48].

» **Rivière de Fouez :**
le nom donné par Cartier en 1535, disparu à la fin du XVI[e] siècle[49].

» **Rivière Saint-Malo :**
nom donné au Saint-Maurice sur la même carte de 1601, aujourd'hui disparu.



## Toponymes autochtones :

» **Metaperotin** — le nom atikamekw, associé à un vent puissant, qui désigne le lieu et son sens vécu, pas seulement le delta géographique[50].

» **Metaberoutin** — un nom algonquin, attesté dans les *Relations des Jésuites* en 1635, traduit par « décharge du vent ». Sa graphie et son sens diffèrent légèrement de la forme atikamekw[51].

» **Tapiskwan Sipi** — le nom atikamekw traditionnel de la rivière, qui exprime un réseau d'affluents plutôt qu'un simple axe linéaire[52].

» **Mad8balodenitegw** — le nom w8banaki (abénakis) de la rivière, signifiant « rivière qui finit [53] ».

» **Okhwen'tondi'yeh** — le nom wendat de la rivière, « endroit où les petits poissons sont nés », référence à l'écologie de l'embouchure et à la présence du poulamon[54].

Ces noms ne forment pas une simple ligne chronologique où l'un remplacerait l'autre. Ils désignent parfois la rivière, parfois le delta, parfois le lieu habité. Ils proviennent de langues et de traditions distinctes, portées par des peuples différents. La toponymie constitue ainsi un véritable condensé de relations entre Autochtones et allochtones, sans pour autant, à elle seule, trancher des questions de souveraineté ou d'occupation exclusive du territoire.

### Atikamekw

Pour les Atikamekw Nehirowisiwok, les toponymes algonquin et w8banaki sont des variantes dans leur langue respective du terme atikamekw. Chez les groupes de langue algonquienne, les noms de lieux des groupes qui occupaient la région sont reconnus, appris et respectés.

## Dès le 3e millénaire av. notre ère

Des camps sont dressés à l'embouchure du Saint-Maurice ; des groupes culturels différents s'y succèdent jusqu'à l'arrivée des Européens[55].

## v. 1200 1600

Des nations de langue iroquoienne (les Iroquoiens du Saint-Laurent) occupent la vallée du Saint-Laurent ; des peuples de langue algonquienne fréquentent les mêmes rives et les rivières qui y débouchent[57].

## Avant 1634

Une bourgade palissadée, sur le site de la future habitation française, est incendiée par des « Hiroquois » (vers 1585 selon R. Parent, vers 1620-1630 selon d'autres) ; l'identité de ses habitants reste débattue.

## 1603

Champlain décrit Trois-Rivières comme un « passage » stratégique pour les nations autochtones.

## v. 1100 et v. 1275-1300

Des familles, que les archéologues rattachent aux Iroquoiens, séjournent à plusieurs reprises au site Bourassa, sur la rive est du Saint-Maurice, pour la pêche hivernale au poulamon et la chasse[56].

## 1535

Cartier remonte la rivière et la nomme rivière de Fouez.

## 1601

Carte de Le Vasseur : première mention de « 3 rivières » (le Saint-Maurice y figure comme « rivière Saint-Malo ») ; « Quebecq » figure sur la même carte.

**1609**

Près de l'île Saint-Éloi, en aval de Trois-Rivières, Champlain rencontre deux à trois cents Algonquins et Wendats en route vers Québec[58].

**1610**

Champlain trouve à Trois-Rivières des Montagnais et des embarcations venues commercer, preuve d'un rendez-vous déjà établi.

**1616**
**1618**

Présence récollette attestée, une chapelle temporaire est érigée en 1618.

**1624**

Trois-Rivières au cœur du circuit commercial saisonnier, à la veille de négociations de paix avec les Iroquois.

**1628**

Des Récollets trouvent à Trois-Rivières un camp de « Montagnais » et d'« Algoumequins » qui attendent la maturité de leur maïs et de leurs courges (Sagard).

**1633**

Champlain promet aux nations alliées une habitation à Trois-Rivières « pour les garentir de leurs ennemis ».

**1634**

Fondation du fort français par La Violette (4 juillet 1634) ; le 5 novembre, le père Le Jeune visite les vestiges d'une palissade autochtone incendiée, plus ancienne que l'établissement français.



# 08 Conclusion

## Un lieu de confluences, pas une page blanche

La véritable question n'est pas de savoir quel nom serait le seul « vrai » nom de ce lieu. Ce que montrent les sources, c'est que Metaperotin / Trois-Rivières est un lieu de confluences dont les toponymes révèlent des façons différentes de le connaître. Bien avant que Le Vasseur inscrive « 3 rivières » sur une carte, le territoire avait déjà des toponymes et une occupation. Ainsi, au-delà de son nom, le territoire trifluvien était auparavant fréquenté et utilisé par les peuples autochtones.

Cette carte de 1601 rend le carrefour visible sur les routes atlantiques et aux regards des Européens, mais elle ne remplace ni la géographie autochtone du bassin versant ni les savoirs de celles et ceux qui le fréquentaient bien avant l'arrivée des premiers navires européens. Quand La Violette y établit son fort en 1634, ce n'est donc pas sur une terre vierge. Il s'implante au sein d'un site déjà relié, déjà nommé, déjà fréquenté et déjà marqué, sur ses propres rives, par les vestiges d'une occupation autochtone plus ancienne.



# 09 Remerciements

L'auteure remercie chaleureusement Isabelle Bouchard, Christian Gates St-Pierre, Yannick Gendron, Laurent Jérôme et Alain Tapps pour leur relecture attentive et leurs précieux commentaires. Elle exprime sa profonde reconnaissance à Christian Coocoo, à Jimmy-Angel Bossum et au Bureau du Ndakina, qui ont généreusement partagé leur regard et leurs connaissances sur l'histoire de ce lieu. Elle remercie également Sipi Flamand, Émilie Hébert-Houle et Samuel Rainville du Bureau des relations et de l'engagement auprès des Premiers Peuples de l'Université du Québec à Trois-Rivières pour son accompagnement. Elle remercie enfin Solange Deschênes pour la révision linguistique et Virginie Jullien-Burdin pour la conception graphique.

Le contenu de cette brochure, y compris les interprétations qu'il propose, relève de la seule responsabilité de l'auteure.



# 10 Crédits

Recherche et rédaction :
**Jacinthe De Montigny**

Révision scientifique :
**Isabelle Bouchard** (UQTR),
**Christian Gates St-Pierre** (Université de Montréal),
**Yannick Gendron** et **Alain Tapps** (Les Faiseurs d'histoire),
et **Laurent Jérôme** (Synapse anthropologie)

Collaboration autochtone :
**Christian Coocoo** (Atikamekw Nehirowisiw, coordonnateur des services culturels au Conseil de la Nation Atikamekw),
**Jimmy-Angel Bossum** (Pekuakamiulnu, conseiller au développement ilnu-aitun mak nelueun)
et **le Bureau du Ndakina** (W8banaki)

Révision linguistique :
**Solange Deschênes**

Conception graphique et mise en page :
**Virginie Jullien-Burdin,** Studio Sous les Étoiles

Ce projet a été réalisé grâce au soutien financier du **ministère de la Culture, du Patrimoine, des Communications et de la Langue française**, dans le cadre de l'Initiative de soutien à la commémoration.

Québec

# Notes

1. Société d'histoire atikamekw (Nehirowisiw Kitci Atisokan), « Tapiskwan sipi (la rivière Saint-Maurice) », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 44, nº 1, 2014, p.85-93,https ://doi.org/10.7202/1027882ar.

2. Claude Gélinas, « Identité et histoire des Autochtones de la Haute-Mauricie aux XVIIe et XVIIIe siècles. Un regard sur le débat Attikamègues — Têtes de Boule », dans *L'éveilleur et l'ambassadeur : essais archéologiques et ethnohistoriques en hommage à Charles A. Martijn, Paléo-Québec,* nº 27, 1998, p. 199-209

3. Société d'histoire atikamekw, *op. cit.*

4. Benoit Éthier, Justine Gagnong et Christian Coocoo, « Introduction : cartographies autochtones », *Revue d'études autochtones*, vol. 53, n° 2 (2025), p. 3-8. Philippe Charland, « Les toponymes autochtones et européens du Québec : un héritage partagé », *A-t-on oublié que jadis nous étions « frères » ? : alliances fondatrices et reconnaissance des peuples autochtones dans l'histoire du Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2009, p. 119-142

5. Société d'histoire atikamekw, *op. cit*.

6. *Ibid.*

7. Jean-Nicolas Plourde, « La mobilité w8banaki et la privatisation du Ndakina (XVIIIe-XXe siècles) », *Histoire Québec*, vol. 25, n° 4 (2020) : 8-11. Sur la rivière Yamaska, voir Philippe Charland. « The toponymy of the Eastern Township before the Eastern township », *Quebec's Eastern Townships and the world : a region and its global connections*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2025, p. 27-58

8. Raynald Parent, *Les Amérindiens à l'arrivée des Blancs et les débuts de l'effritement de leur civilisation*, mémoire de maîtrise (histoire), Université Laval, 1976, p. 45-53, et carte 7 (« Les centres de commerce amérindiens, vers 1600 »). Sur la route du Saint-Maurice vers le lac Saint-Jean, rapportée par les guides autochtones : Samuel de Champlain, *Des sauvages*, Paris, 1603, chap. VI.

9. Société d'histoire atikamekw, *op. cit*.

10. Claude Gélinas, *op. cit.*, p. 201-203 et 208.

11. Roland Tremblay, *Les Iroquoiens du Saint-Laurent, peuple du maïs*, Montréal, Pointe-à-Callière / Musée canadien des civilisations, 2006. Bruce G. Trigger, « Who were the "Laurentian Iroquois" », 1966, *Canadian review of Sociology and Anthropology*, 3, p. 201-213.

12. Michel Gagné, « Iroquoiens du Saint-Laurent », *L'encyclopédie canadienne*, [En ligne], https://thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/iroquoiens-du-saint-laurent.

13. *Iroquoiens du Saint-Laurent, peuple du maïs*, Musée Pointe-à-Callière, [En ligne], https ://pacmusee.qc.ca/fr/expositions/detail/iroquoiens-du-saint-laurent-peuple-du-mais/.

14. Jacques Cartier, *Brief recit, & succincte narration, de la navigation faicte es ysles de Canada, Hochelage & Saguenay & autres, avec particulieres meurs, langaige, & cerimonies des habitans d'icelles : fort delectable à veoir*, Paris, Ponce Rosset dit Faucheur et Anthoine Le Clerc frères, 1545. Réimpression figurée de l'édition originale, avec les variantes des manuscrits de la Bibliothèque impériale et une introduction historique de M. d'Avezac, Paris, Librairie Tross, 1863 (Lyon, impr. Louis Perrin) ; pour les estimations de population : L'encyclopédie canadienne, « Iroquoiens du Saint-Laurent », *op. cit.*

15. Stephen McGregor, *Depuis des temps immémoriaux : « Notre Histoire » : l'histoire des Anishnabeg de Kitigan Zibi*, traduit de l'anglais, 2026, section « Théorie des Iroquoiens du Saint-Laurent : absorbés par la culture Kichi Sibi ? » Voir aussi James F. Pendergast, « Quelques notes sur la bande algonquine ountchatarounounga (onontchataronon) de la vallée de l'Outaouais », 1999, *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 29, nº 1, p. 27-39 ; Roland Viau, *Gens du fleuve, gens de l'île : Hochelaga en Laurentie iroquoienne au XVIe siècle*, Montréal, Boréal, 2021.

16. Parcs Canada, Lieu historique national Cartier-Brébeuf, « La dispersion des Iroquoiens du Saint-Laurent » ; J. P. Hart, J. Birch et C. Gates St-Pierre, « Effects of population dispersal on regional signaling networks : An example from northern Iroquoia », *Science Advances*, vol. 3, nº 8, 2017. Pour une lecture fondée sur la guerre entre 1533 et 1590 (et sur le rôle du fer européen obtenu des pêcheurs du golfe) : Raynald Parent, *Histoire des Amérindiens du Saint-Maurice jusqu'au Labrador : de la préhistoire à 1760*, thèse de doctorat (histoire), Université Laval, 1985, vol. I, p. 201-221 ; Parent identifie toutefois les Iroquoiens du Saint-Laurent aux Agniers (Mohawks), une thèse aujourd'hui abandonnée.

17. James F. Pendergast, « The Confusing Identities Attributed to Stadacona and Hochelaga », *Revue d'études canadiennes / Journal of Canadian Studies*, vol. 32, nº 4, 1998, p. 149-167.

18. Benjamin Sulte, *Histoire de la ville des Trois-Rivières et de ses environs*, Montréal, Eusèbe Senécal, 1870, chapitre 1, p. 1-13.

19. Paul Le Jeune, *Relation* de 1636, p. 46, et Benjamin Sulte, op. cit., p. 10-11, cités par Norman Clermont, Claude Chapdelaine et René Ribes, « Regard sur la préhistoire trifluvienne : le site Bourassa », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 16, nos 2-3, 1986, p. 5-56 (ici p. 5-6).

20. Paul Le Jeune, *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle France en l'année 1635*, Paris, Sébastien Cramoisy, 1636, p. 72-73 (journal, 5 novembre 1634) ; reproduit dans Reuben Gold Thwaites (éd.), *The Jesuit Relations and Allied Documents*, vol. 8, Cleveland, Burrows Brothers, 1897, p. 28-29. Le passage se poursuit ainsi : « l'espere qu'auec le temps nos Canadiens reprendront cet exercice, qui leur sera autant profitable pour le Ciel, que pour la terre ».

21. Raynald Parent, *Histoire des Amérindiens du Saint-Maurice*, *op. cit.*, vol. I, p. 189-194 et 216-219. Sur l'agriculture pratiquée par des peuples de langue algonquienne, voir plus bas le témoignage de Sagard (1628).

22. Paul Le Jeune, *Relation [...] en l'année 1635*, *op. cit.*, p. 72-73 ; Thwaites (éd.),*op. cit.*, vol. 8, p. 28-29.

23. Samuel de Champlain, *Des sauvages*, *op. cit.* ; *Les Voyages du sieur de Champlain*, Paris, 1613 ; éd. C.-H. Laverdière, *Œuvres de Champlain*, Québec, 1870, t. II-III.

24. Gabriel Sagard, *Histoire du Canada et voyages que les Frères mineurs recollects y ont faicts pour la conversion des infidelles*, Paris, Claude Sonnius, 1636, chap. VII (départ de Québec « le 19. iour de Juillet 1628 ») ; réédition Paris, Tross, 1866, vol. IV, p. 846-847. Parent (*Histoire des Amérindiens du Saint-Maurice*, *op. cit.*, vol. I, p. 191) date ce passage de 1624 par erreur.

25. Ville de Trois-Rivières, « Récollets », Répertoire toponymique, [En ligne], https://www.v3r.net/culture/histoire-et-patrimoine/toponymie/toponyme/recollets-2 ; pour les séjours de Paul Huet de 1622 à 1629 : Raynald Parent, *Histoire des Amérindiens du Saint-Maurice, op. cit.*, vol. IV, glossaire, s. v. « Huet, Paul » (à recouper avec Sagard et Le Clercq).

26. Ethnoscop, *Réaménagement de la place Pierre-Boucher et du parc du Platon*, rapport de fouilles archéologiques, site CcFd-15, Trois-Rivières, 2011.

27. Norman Clermont, Claude Chapdelaine et René Ribes, *op. cit.*, p. 6-10, 44-46 et 52-53. Sur le site voisin : Roger Marois, *Le gisement Beaumier*, 1978, cité par les mêmes auteurs.

28. Clermont, Chapdelaine et Ribes, *op. cit.*, p. 40 et 43-45. Sur le site du Répertoire du patrimoine culturel, il est écrit : « Par ailleurs, malgré l'absence de preuves indiscutables d'habitation sur le site Bourassa, la diversité des artéfacts associés aux activités quotidiennes suggère qu'il pourrait correspondre à l'amorce de la vie villageoise dans la vallée du Saint-Laurent. » Répertoire du patrimoine culturel du Québec, « Bois de cervidé ouvragé », [En ligne], https://www.patrimoine-culturel.gouv.qc.ca/detail.do?methode=consulter&id=235311&type=bien

29. *Ibid.*, p. 6 et 52-53.

30. Jacques Cartier, *op. cit.* (passage du 7 octobre 1535) ; Commission de toponymie du Québec, « Rivière Saint-Maurice », Banque de noms de lieux du Québec (ToposWeb), no 57226, [En ligne], https://toponymie.gouv.qc.ca/ct/ToposWeb/Fiche.aspx?no_seq=57226.

31. Jacques Cartier, *op. cit.*, p. [28].

32. Guillaume Le Vasseur, [carte de l'océan Atlantique], Dieppe, 12 juillet 1601, manuscrit sur vélin, BNF, Cartes et plans, GE SH ARCH 5 (Gallica, ark:/12148/btv1b53064891n) ; Pierre Ageron, « Le Traité de fabricomologie ou ergastice du poinct », dans Évelyne Barbin et Marc Moyon (dir.), *Les ouvrages de mathématiques dans l'histoire*, Limoges, PULIM, 2013, p. 287-304.

33. Le jésuite Georges Fournier rapporte qu'il fut « tisseran en son bas aage ».

34. Pierre Ageron, « Le Traité de fabricomologie », *op. cit.* ; du même auteur, « Le programme pédagogique de Guillemme Le Vasseur, "architecte, professeur de mathématiques, ingénieur et pilote en la mer océane" (v.1564-1634) », dans B. Bodinier et F. Neveux (dir.), *Éduquer et instruire en Normandie*, Louviers, Fédération des sociétés historiques et archéologiques de Normandie, 2016, p. 103-114 ; Georges Fournier, *Hydrographie*, Paris, 1643, p. 647. La Library of Congress indique 1643 comme année du décès, mais les archives rouennaises citées par Ageron (honoraires versés jusqu'à sa mort, succession réglée en 1638) appuient 1634 ; 1643 est l'année où Fournier écrit qu'il est « mort à Rouen depuis peu d'années ».

35. Guillaume Le Vasseur, *op. cit.* ; Library of Congress, notice 2021668640 ; Pierre Ageron, « Le Traité de fabricomologie », *op. cit.* ; Georges Fournier, op. cit., p. 647 ; Jean-François Palomino, « Cartographier la route atlantique entre France et Nouvelle-France : de Cartier à Champlain », *Les Cahiers des Dix*, nº 78, 2025, p. 50.

36. Library of Congress, notice 2021668640, *op. cit.* ; Raymonde Litalien, Jean-François Palomino et Denis Vaugeois, *La mesure d'un continent*, Québec, Septentrion, 2007, p. 77 ; Jean-François Palomino, « Cartographier la route atlantique », *op. cit.*, qui confirme

que « Quebecq » figure sur la même carte de 1601.

37. Jean-François Palomino, « Cartographier la route atlantique », *op. cit.* ; Samuel de Champlain, *Les voyages de la Nouvelle France occidentale, dicte Canada*, Paris, 1632, livre I, chap. VI.

38. Commission de toponymie du Québec, « Trois-Rivières (ville) », [En ligne], https://toponymie.gouv.qc.ca/ct/toposweb/Fiche.aspx?no_seq=63803.

39. Jean-François Palomino, « Cartographier la route atlantique », *op. cit.*

40. Jean-François Palomino, « French cartography of the Saint Lawrence River », BANQ / BNF, *France-Amériques*, 2021.

41. « [L]'habitation des trois Rivieres seroit un bien pour la liberté de quelques nations qui n'osent venir par là, à cause desdits Irocois [...] d'autant que ledit lieu des trois rivieres est un passage » : Samuel de Champlain, *Des sauvages*, *op. cit.*, f. 17v-18r.

42. Échange avec le Conseil de la Nation Atikamekw Nehirowisiwok.

43. « Arrivant aux trois rivieres, je trouvay tous les Montagnets qui m'attendoient, & quatre barques [...] qui y estoient allees pour traicter avec eux » : Samuel de Champlain, *Les Voyages du sieur de Champlain, op. cit.*, p. 246-247 (voyage de 1610).

44. Chrestien Le Clercq, *Premier établissement de la foy dans la Nouvelle France*, Paris, Amable Auroy, 1691. La source exacte de la réunion de 1624 reste à préciser.

45. Le 24 mai 1633, quelques jours après son retour à Québec, Champlain reçoit le chef montagnais Capitanal, venu des Trois-Rivières avec dix-huit canots. Selon son propre récit, il leur promet « de faire faire vne habitation aux trois riuieres, pour les garentir de leurs ennemis » (*Mercure françois*, t. XIX, 1636, p. 818-819). Dans la *Relation* de 1633, le père Le Jeune rapporte que Champlain présente ce projet comme une demande autochtone. Capitanal, lui, répond qu'il ne s'en souvient pas, mais il accepte d'accueillir les Français (voir l'extrait).

46. *Ibid.*, p. 821 et 862.

47. *Relations des Jésuites*, vol. 1, Québec, A. Côté, 1858, *Relation de 1633*, p. 27-28.

48. Commission de toponymie du Québec, « Trois-Rivières », *op. cit.* ; Guillaume Le Vasseur, *op. cit.*

49. Commission de toponymie du Québec, « Rivière Saint-Maurice », [En ligne], https://toponymie.gouv.qc.ca/ct/ToposWeb/Fiche.aspx?no_seq=57226.

50. Société d'histoire atikamekw, *op. cit.*

51. Commission de toponymie du Québec, « Rivière Saint-Maurice », *op. cit.* C.-H. Laverdière note que « le nom sauvage des Trois-Rivières était Metaberoutin » (*Œuvres de Champlain, op. cit.*, t. II, note 52) : il l'applique au lieu, la Commission à la rivière.

52. Société d'histoire atikamekw, *op. cit.* ; Commission de toponymie du Québec, « Rivière Saint-Maurice », *op. cit.*

53. Commission de toponymie du Québec, « Rivière Saint-Maurice », *op. cit.* Voir également : Philippe Charland, « Définition et reconstitution de l'espace territorial du nord-est amériquain : la reconstruction de la carte du W8banaki par la toponymie abénakise au Québec Aln8baïwi Kdakina — notre monde à la manière abénakise ». Thèse de doctorat (géographie), Université McGill, 2005, p. 252-253.

54. Commission de toponymie du Québec, « Rivière Saint-Maurice », *op. cit*.

55. Clermont, Chapdelaine et Ribes, *op. cit.*, p. 6.

56. *Ibid.*, p. 43-46.

57. Roland Tremblay, *op. cit.* ; Société d'histoire atikamekw, *op. cit.*

58. Samuel de Champlain, *Les Voyages du sieur de Champlain*, *op. cit.*, livre II, chap. VII (rencontre de juin 1609).


Nouuelle france